

Festival d'Avignon 2011

L'HUMANITE

13 Juillet 2011

http://humanite.fr/12_07_2011-images-et-mots-de-sylvain-george-dans-la-jungle-476291

Images et mots de Sylvain George dans la Jungle

De Calais, ce cinéaste philosophe et militant ramène d'accablantes preuves physiques de l'inhumanité de la chasse aux immigrants, dans une Europe hérissée de barbelés. Avignon, envoyé spécial.

Dans le cadre de la « Vingt-cinquième heure », qu'on définit ici comme « le rendez-vous des formes atypiques ou performatives du Festival », a eu lieu lundi à 23 heures, à l'école d'art d'Avignon, la présentation d'Et nous brûlerons une à une les villes endormies..., de Sylvain George. Depuis des années, après avoir effectué des études de philosophie, ce cinéaste, qui se réclame avant tout de Walter Benjamin, se consacre à des films essais d'ordre poético-politique, pour ainsi dire, dont les acteurs, par force, sont les immigrants pourchassés, dans une Europe à leur intention hérissée de barrières et bardée de flics. Sylvain George a particulièrement œuvré dans la Jungle de Calais, peuplée d'exilés en partance empêchée pour l'Angleterre. Les images, fixes ou animées, qu'il en a rapportées au fil des jours sont criantes de la plus honteuse vérité. Certains ne se brûlent-ils pas le bout des doigts au fer rouge pour effacer leurs empreintes, dans le but de n'être pas identifiés, donc susceptibles d'être réexpédiés au pays ?

Sylvain George tient également un journal dans lequel il consigne scrupuleusement ses impressions, lors de ses incursions dans ce qui est bel et bien un enfer. Valérie Dréville, blonde, de noir vêtue, lit ces textes d'une voix douce, ce qui renforce d'autant le caractère accablant du constat. Par à-coups, le musicien Olivier Diabolo Paltsou organise de grands fracas sonores et des stridences qui, soudain, auraient presque fonction de nous dicter une sorte de mauvaise conscience auditive.

Cela se conclut sur le texte d'ordre lyrique qui donne son titre à la soirée. Sylvain George imagine la revanche de ceux-là qu'on humilie de partout, dont on rend la vie littéralement impossible. On dira que par amour il se met dans leur peau, au-delà du témoignage militant, et que cela prend un peu la forme d'un vœu pieux. Il en a bien le droit.

Jean-Pierre Léonardini

REVUE L'INSENSE

Les villes endormies : Réveillez-vous !

Avignon Spectacles

Yannick Butel le 13 juillet 2011



Ecole d'Art, 23H00... Dans la vingt cinquième heure, Sylvain George propose une mise en espace de *Et nous brûlerons une à une les villes endormies*. Une œuvre vidéo, musicale, poétique, sur la situation des clandestins qui attendent une opportunité pour passer le Channel. Une œuvre construite sous forme fragmentaire, soutenue ponctuellement par l'harmonica d'Olivier « Diabolo » Paltsou, et la voix de Valérie Dréville en récitant. Une respiration aussi poétique que violente dans la lignée et l'influence de Ginsberg contre les barbaries légales.

« L'avenir d'un afghan c'est chez lui pour reconstruire l'afghanistan » disait le ministre de l'intérieur de 2002, à Sangate, devant les habitants d'un bourgade prise pour tête de pont de l'Eldorado que figurait la Grande Bretagne. Sans doute la métaphore de cette déclaration préélectorale pleine de « bon sens », se retrouve-t-elle dans l'image des paniers à salade du petit matin, 6H00, où une poignée de policiers coursent les clandestins engourdis par le froid de l'hiver, surpris au sommeil sous leurs bâches plastiques par ces personnels sociaux chargés de l'ordre, du bien-être national et du bonheur pour tous.

L'œuvre de Sylvain George, qui fait des **films-essais-poétiques[1]** ne prétend pas être un documentaire où une séquence médiatique qui montrerait les politiques à l'œuvre dans la conquête de voix d'un second tour. L'œuvre de Sylvain George est militante et politique via l'objet qu'elle saisit (la vie des clandestins, des réfugiés en attente d'un « boat people » pour l'Angleterre, les campements précaires de nomades en bordure des zones d'embarquement). Politique, dis-je, car l'œuvre plastique (vidéo, mise en espace, mise en voix et en son) rappelle qu'il y a un lien contiguë entre le politique et l'œuvre qui partagent l'esthétique. Ou l'histoire d'un duel entre l'esthétisation du politique et la politisation de l'art...

Et nous brûlerons, une à une, les villes endormies participe du second. C'est un carnet de bord de tournage (entrepris en résidence au CENTQUATRE), qui tend à rendre compte, sur un mode littéraire, poétique, sonore, visuel de portraits anonymes, de « hors corps », de personnes, de situations et de faits rencontrés. Un zoom sur les doigts brûlés à l'acide pour faire disparaître les empreintes digitales et du coup échapper au fichier FAED de la police. Le récit de la douleur que cause l'acide extrait d'une batterie de voiture. Un plan sur la vie nocturne de silhouettes ralenties qui hantent les docks. Le silence qui les entoure. Une séquence sur quelques palabres ou chants nostalgiques autour d'un feu de pacotille qui ne réchauffe qu'à peine. Image d'un nounours qui brûle. Une livraison d'infos sur les techniques que s'échangent les états pour contrer les flux migratoires de la frontière du Mexique, aux plages du Pas-de-Calais. Manière de pointer l'organisation des ordres mondiaux, leur connivence dans la concurrence, la récurrence d'un modèle d'organisation sociale qui s'incarne dans la gestion des migrations et les politiques

protectionnistes...

Et nous brûlerons, une à une, les villes endormies agence ainsi une série d'images de biographies en panne. Dans un format qui propose de saisir un paysage dans le reflet d'une mare d'eau, dans le passage d'un périphérique qui borde un terrain vague, dans l'éclat d'une vitre cassée, dans un taillis, un buisson lardé de plastiques, dans un son qui rapporte le souffle d'une course égarée... en Noir et Blanc, les images montées en discontinu racontent la sortie de route d'individus en errance.

La voix de Dréville, elle, porte haut un commentaire nourrit d'une réalité informative et renseignée, mais aussi d'un écrit, un texte : un poème, qui oscille entre douceur et cruauté. Et de regarder la liasse de feuille qu'elle tient d'une main quand l'autre, tendue, montre les doigts se délier faire écho à un rythme, à un phrasé, un accent... comme le mémo et le dossier à charge de comportements politiques iniques. Voix qui se retire et silhouette qui s'absente quand le son free noise, blues, samples de l'harmonica prend le relais.

Ainsi passe ce temps court, étranger au spectaculaire, où **Et nous brûlerons, une à une, les villes endormies** se présente comme une performance neutre, prise dans les découpes lumières, entretenant avec l'effet, une distance nécessaire à la mise en place de cette œuvre politique. Distance, voire distanciation qui préserve de l'hypnose, que Sylvain George tient de son rapport philosophique à Benjamin le quel, de l'œuvre d'art, attend qu'elle souligne une vérité qui se donne dans un « langage pur » comme il le cherchait.

[1] *Qu'ils reposent en révolte, L'Impossible - Pages Arrachées* -, la série des ciné-tracts *Contre-feux*... des essais vidéos complémentaires qui montrent autour d'un même sujet (la clandestinité, l'immigration, les sans papiers...) les perceptions que l'on donne de cette histoire humaine, selon que l'on est d'un camp ou d'un autre.